Le Figaro (France)
Date: March 24, 2008 / Circulation: about 349.539

Le magicien qui réinvente la planète Terre

PORTRAIT
L'artiste islandais Olafur Eliasson recrée le miracle de la nature et de la lumière par ses installations à grand spectacle, à Londres, Venise, Paris, comme à New York.

De notre envoyée spéciale à Berlin

LES NEW-YORKAIS ne vont pas en croire leurs yeux. De la mi-juillet à la mi-octobre, quatre énormes cascades vont tomber comme par enchantement du ciel dans les eaux calmes de l'East River, en bordure de Manhattan. Un spectacle venu d'ailleurs, de ces hautes latitudes où les éléments ont le dessus sur tout. Une installation, comme les appelle l'art contemporain, qui veut rendre aux citadins la plénitude de leurs sens et la fraîcheur de la découverte. *The New York City Waterfalls* est une commande du Public Art Fund soutenue par des fonds privés. Olafur Eliasson, 40 ans, est le chef d'orchestre de ce mirage qui implique Mike Bloomberg, le maire de New York, et qui devrait « *contribuer à hauteur de 55 M$ à l'économie de la ville.* » Pourquoi ? Parce que l'artiste dano-islandais a déjà émerveillé Londres en 2003 en recréant une aurore boréale à la Tate Modern. Action !

Veste de cuir gris (Louis Vuitton oblige), jeans chiffonnés et cheveux bruns en broussaille, le magicien vous reçoit dans son studio de Berlin, à deux pas de la Hamburger Bahnhof, ancienne gare devenue centre d'art contemporain. L'énorme cube de briques rouges du studio Olafur Eliasson abrite un monde en soi : une dizaine d'architectes en mezzanine, dont l'Islandais Einar Thorsteinn, 60 ans et une longue natte grise, est le vétéran pur viking ; plus de dix techniciens de tout poil dans l'atelier en sous-sol ; et une petite troupe d'archivistes, d'historiens d'art et de médiateurs à la scandinave. Quelques tables lessivées, des bancs d'école, pour le coin convivial où toute l'équipe vient prendre ses repas à 4 €, plutôt bio, cuisinés avec science par Asako, la chef japonaise, ou Laureen, l'activiste politique américaine. Toute ressemblance avec Filmbyen, sorte de Cineccitta danoise et collectiviste bâtie par le cinéaste Lars von Trier à côté de Copenhague, n'est pas complètement fortuite.

Parties de golf sur l'eau des fjords

« *Pour les Danois, je suis islandais. Pour les Islandais, je ne le suis pas tout à fait* », explique Olafur, homme vif, attentionné et sans prétention dont les yeux bruns s'allument à l'idée d'un débat. C'est pourtant une star que s'arrachent les plus grands collectionneurs, de François Pinault, qui lui a confié la façade vénitienne du Palazzo Grassi pour son inauguration en 2006, à Bernard Arnault, qui a accepté son ascenseur où il fait nuit comme au pôle Nord en plein QG de Louis Vuitton sur les Champs-Élysées.

« *Je suis né à Copenhague de parents islandais, mariés à 18 ans, divorcés à 22 ans. J'ai donc passé très vite mes vacances en Islande chez mes grands-parents, près de Reykjavik, dans un port tout au fond d'un fjord. Ma famille vient d'une lignée de pêcheurs, comme 99 % des Islandais. Nous étions une bande de gosses à jouer avec la marée qui monte sans prévenir, d'un coup, dans les fjords, à récupérer dans la mer les balles du club de golf voisin, puis à les lancer à toute force sur les carcasses de voitures dans la casse en contrebas. Cela faisait de la musique ! Rien de romantique, mais la liberté des sens en éveil.* »

De ce sentiment fondateur de l'enfance est née une autre approche du monde que toutes ses grandes installations restituent par leur trompeuse simplicité, laissant le public ému et perplexe. « *Un paysage fort est à la fois extrêmement tangible et fuyant. L'Islande et ses ombres changeantes m'ont appris que tout était incertain, qu'il fallait se battre pour définir ses frontières* », explique ce chef d'entreprise qui traverse en solitaire, la tête dans les étoiles, son studio silencieux, encombré de maquettes géométriques de toutes sortes. « *Tout le monde a un rêve au Danemark, mais c'est très dur de réussir à le vivre. C'est un pays très protestant, trop dogmatique pour moi. On doit être ceci ou cela et bien rester dans sa catégorie, prolétaire ou capitaliste, artiste ou architecte. Je suis venu m'installer à Berlin en 1993 pour échapper à ce dogme.* »

Olafur Eliasson peut aller très loin pour retrouver cette liberté. « *Au nord de l'Éthiopie, sur les hauts plateaux près de l'Érythrée et du Soudan, il y a le plus beau paysage qui soit. Je me suis assis au bord d'une falaise, avec 2 km d'aplomb sous mes pieds. J'ai vu au nord une cascade qui me semblait couler lentement. J'ai compris peu à peu qu'elle était très loin de moi et que les montagnes autour étaient donc plus hautes que je ne le pensais. Je veux recréer cette sensation.* »

VALÉRIE DUPONCHELLE

À paraître à la mi-mai aux éditions Taschen, « Studio Olafur Eliasson, An Encyclopaedia », série Format XL (100 €), puis une édition Art limitée à 100 exemplaires avec une œuvre originale en plat de reliure.

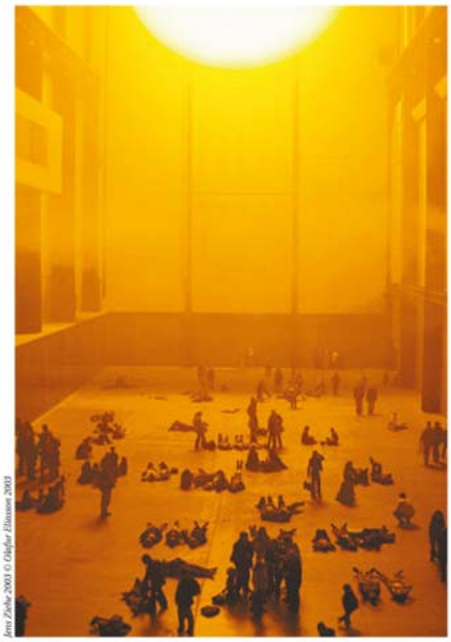
The New York City Waterfalls, artist's rendering, 2008 © Olafur Eliasson, 2008 courtesy Public Art Fund

Cet été, une cascade tombera du Brooklyn Bridge, installation spectaculaire de l'artiste islandais Olafur Eliasson qui devrait doper le tourisme de Manhattan.

Opera Säle 2000 © Olafur Eliasson 2000

Élargir l'univers des amateurs

Cet artiste expérimental œuvre pour les plus grands collectionneurs. Tous les fans d'art contemporain qui visitent la collection de Martin Margulies à Miami, connaissent *Your now is my surroundings* (2000, notre photo). Un escalier étroit, blanc comme neige, et au sommet un jeu de miroirs qui recrée la forêt des ombres de Macbeth. À Venise, Olafur a tressé un filet de lumière pour recouvrir le Palazzo Grassi, musée bien contemporain de François Pinault (*Your wave is*, 2006).



Jens Ziehe 2003 © Olafur Eliasson 2003

Recréer l'aurore

Plus de deux millions de visiteurs ont vu son aurore boréale, orangée, brumeuse, infinie, reconstituée comme par magie dans l'immense Turbine Hall de la Tate Modern en 2003. *The Weather Project* créé pour *The Unilever Series* – projet monumental confié à un artiste – est le coup de tonnerre qui a révélé Olafur Eliasson au grand public. Un jeu de miroirs au plafond rendait l'illusion d'optique deux fois plus spectaculaire et transformait la foule de spectateurs au sol en peuple uni de fourmis sur une nouvelle planète.

Pour jouir pleinement de la sensation, les jeunes Londoniens, habitués à s'approprier les parcs et toute forme de nature, se couchaient sur le béton ciré, pente douce dessinée par Herzog & de Meuron, les architectes qui ont transformé cette centrale thermique en musée contemporain. « *Il faut perdre ses repères pour découvrir, avoir une expérience, comme lorsqu'on regarde un train traverser la montagne. Sentir avant de penser. Garder ses sens en éveil et son esprit critique* », insiste l'artiste du 6e sens.

Mettre le cap sur le nord

« *L'Islande est mon paysage personnel* », reconnaît Olafur Eliasson, électron libre né en 1967 à Copenhague de parents islandais. « *L'île des glaces reste une terra incognita, un pays ouvert, frais, qui surprend l'œil. Le soleil est si bas sur l'horizon qu'il allonge sans fin les ombres et modifie toutes les perceptions. Votre sensibilité y est stimulée et vous permet d'aborder l'univers comme une expérience* », explique cet artiste qui, en bon Scandinave, sait marier idées, anticipation et action (30 personnes dans son studio qui fait travailler plus de 20 métiers à Berlin). En collaboration avec Henning Larsen, l'architecte danois du nouvel opéra de Copenhague, il va envelopper d'une résille de prismes – tous plus grands qu'un homme, ils marient deux couleurs complémentaires – et nimber ainsi d'un arc-en-ciel virtuel le futur Icelandic National Concert and Conference de Reykjavik. *Photo Magnus Hjarleifsson*

Studio Olafur Eliasson © Olafur Eliasson 2007

Jouer les ovnis dans un jardin anglais

Un ovni venu du nord s'est posé en 2007 dans les Kensington Gardens, au cœur de Londres. Pour métamorphoser le charmant petit pavillon de la Serpentine Gallery en chapelle sombre comme une nef du troisième type, Olafur Eliasson s'est associé avec l'architecte norvégien Kjetil Thorsen, l'un des fondateurs de l'agence Snøhetta qui dessina la nouvelle bibliothèque d'Alexandrie (1995-2001).

Effets garantis. Là encore, la lumière joue son rôle inattendu qui transforme cette grotte en astronef la nuit. Comme le rideau de lumière sur le Palazzo Grassi, l'installation est éphémère et a donc été démontée. L'artiste islandais et l'architecte norvégien ont plusieurs projets communs, dont l'Opéra national d'Oslo (Norvège) et un nouveau Musée d'art contemporain à Varsovie (Pologne).